Archives de sciences sociales des religions

118 | avril - juin 2002
Varia

Michael Löwy, *Walter Benjamin : Avertissement d'incendie, une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire*

Paris, PUF, 2001, 137 p. (coll. « Pratiques théoriques »)

Rita Hermon-Belot

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/assr/1662
DOI : 10.4000/assr.1662
ISSN : 1777-5825

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 1 avril 2002
Pagination : 87-151
ISBN : 2-222-96718-X
ISSN : 0335-5985

Référence électronique
Rita Hermon-Belot, « Michael Löwy, *Walter Benjamin : Avertissement d'incendie, une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 118 | avril - juin 2002, document 118.25, mis en ligne le 14 novembre 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/assr/1662 ; DOI : https://doi.org/10.4000/assr.1662

© Archives de sciences sociales des religions

Descartes et certains protestantismes) est fort utile.

Avec la mise en perspective historique dans la longue durée effectuée par l'A., l'aujourd'hui de la troisième partie de l'ouvrage commence au début du XX^e^ siècle : avec la remise en cause du « mythe de la libération de l'homme par la science ». De longues pages sont consacrées à René Guénon que J.-P.L. connaît particulièrement bien, pages de synthèse remarquables s'agissant de cerner l'itinéraire de Guénon inscrit dans un triple héritage (le traditionalisme catholique, la méthode critique scientifique, l'occultisme du XIX^e^ siècle), sa pensée et l'ascendant qu'elle a pu exercer. La discussion de Guénon avec Coomaraswamy (conservateur du musée des Beaux-Arts de Boston, de père tamoul et de mère indienne) sur la Tradition éternelle et la manière dont J.-P.L. nous la rapporte nous font bien pénétrer au cœur des préoccupations des ésotéristes du premier XX^e^ siècle : « quel statut donner aux traditions pré-hindoues des Indes mêmes ? L'approche de l'historien était plus ouverte que celle de Guénon qui, intégrant toute l'histoire humaine dans *un système unitaire, s'efforçait d'établir une hiérarchie des origines* (souligné par moi, F.C.), rattachant les Indes à la grande Tradition polaire primordiale, alors que les Sumériens, aux sources de la Bible, ne seraient issus que d'un centre secondaire. Le bouddhisme ne pouvait être réduit à une pure hétérodoxie aux yeux d'un Oriental et Coomaraswamy sut lui démontrer texte en main, que la voie ouverte par le Bouddha était partie intégrante de la Tradition ».

Parce que J.-P.L. connaît moins bien les Nouveaux mouvements religieux de ces quarante dernières années et que je les connais bien, son chapitre « Ésotérisme et nouveaux mouvements religieux » m'apparaît léger en données et plus que discutable. Sa ligne d'interprétation essentielle – il y a « retraitement des matériaux » mais le regard de fond reste « inchangé » (p. 201) – montre ici nettement ses faiblesses … ou plutôt n'est plus « compensée » par la satisfaction d'une saisie d'ensemble de la tradition ésotérique indéniablement forte.

La question que pose de manière particulièrement aiguë ce chapitre est celle des réinterprétations. Qui ne concerne d'ailleurs pas seulement la période actuelle et J.-P.L. pose lui même la question d'entrée de jeu, dès après son chapitre introductif (chap. 2, « La transmission, de l'héritage à la réinterprétation »). Mais pour la période actuelle il rencontre forcément de front la question du « bricolage », du « tricotage » a dit plus récemment D. Hervieu-Léger évitant ainsi un terme qui peut poser problème, de l'« assemblage » de divers matériaux de provenances diverses agencés pour des usages variés dans un moment historique précis. Ce moment, J.-P.L. l'évoque, essentiellement sous l'aspect de « l'extension de l'espace et du temps », mais pour estimer que la nouvelle donne, loin de « remettre en cause les modes d'approche, (…) renforce les schémas classiques d'explication (… qui restent) inchangés, abstraction faite du retraitement des matériaux ». Cette idée force de J.-P.L. ne l'empêche cependant pas, à certains moments, de suggérer de véritables mutations qui s'opèreraient selon une logique de « compromis ». À vrai dire ce mot n'intervient qu'une fois (p. 195) : je le relève car c'est en ce sens que j'aurais aimé voir J.-P.L. aller plus loin. Mais J.-P.L. n'est pas sociologue mais historien et érudit, et dans son domaine de compétences son apport est fondamental. Il apporte des données et certaines mises en perspectives qui, peut-être discutables, donnent beaucoup à penser. Plus généralement, sa manière de présenter l'ésotérisme est très stimulante, notamment, pour ma part, quand je peux y voir à l'œuvre la centralité de la pensée hiérarchique et de la conception unitaire du monde qui, manifestement, soutiennent non seulement des entreprises de savoir mais également des aspirations sociales.

Françoise Champion.

118.25 LÖWY (Michael).

Walter Benjamin : Avertissement d'incendie, une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire. Paris, PUF, 2001, 137 p. (coll. « Pratiques théoriques »).

Les « thèses *Sur le concept d'histoire* » de Walter Benjamin sont une suite de dix-huit brèves propositions et, aux yeux de M.L., l'« un des textes philosophiques et politiques les plus importants du XX^e^ siècle ». Benjamin ne comptait pourtant pas les publier et ne les avait même adressées qu'à quelques proches, aux nombres desquels Arendt et Adorno. Elles parurent d'abord en 1942, sous la forme d'une brochure confidentielle de l'Institut de recherche sociale de Francfort exilé aux États-Unis, suivie d'une traduction française dans les *Temps modernes* d'octobre 1947. Mais c'est avec la publication dans le premier recueil de l'œuvre de Benjamin, édité par Adorno en 1955, que devait s'ouvrir une discussion jamais épuisée sur l'interprétation de ce propos singulier, souvent allégorique et dont M.L. reconnaît le caractère « énigmatique, allusif, voire sibyllin » ; un débat encore relancé en 1974 par l'édition des notices préparatoires et d'une traduction française par

l'auteur sensiblement éloignée du texte allemand, et enfin la découverte, en 1991, d'un précieux fragment perdu.

Sous le titre *Avertissement d'incendie*, emprunté à *Sens unique*, un autre livre de Benjamin écrit entre 1923 et 1926, M.L. donne ici le texte intégral des thèses, accompagné d'une présentation et d'un commentaire qu'il veut « analyse *talmudique*, – mot à mot, phrase à phrase ». Un tel titre nous transporte d'emblée dans la situation de crise qui a présidé à la rédaction des thèses au début de l'année 1940. Devant l'accumulation de désastres qu'ont constitués l'ascension et les victoires du nazisme, mais aussi le pacte germano-soviétique et sa légitimation par les partis communistes européens, le philosophe cherche non seulement des explications, les raisons de la débâcle de la gauche devant la poussée fasciste, mais des solutions. L'entreprise s'avère particulièrement impressionnante lorsque l'on connaît le destin de son auteur. Arrêté à la frontière espagnole par la police franquiste alors qu'il sortait d'un camp d'internement français, Benjamin s'est suicidé en septembre 1940. Les thèses sont donc sa dernière œuvre, mais il dit très clairement y rassembler des pensées qu'il gardait pour lui depuis une vingtaine d'années. Une continuité avec les écrits de jeunesse que M.L. établit parfaitement, car c'est bien grâce à son ample et intime connaissance de l'œuvre qu'il parvient à déployer certains passages particulièrement allusifs du texte de 1940.

La pensée de Benjamin s'avance en s'appuyant le plus souvent sur des doubles inséparables, les couples que forment sacré et profane, théologique et politique, passé et actuel, rédemption et remémoration. Mais elle se déploie toujours aussi en référence à une troisième sphère, la sphère esthétique. Le système d'association des doubles est un système de correspondance au sens baudelairien. Dans une lettre de février 1940 à Adorno, Benjamin explique que les thèses qu'il vient d'achever doivent servir d'« armature théorique au deuxième essai sur Baudelaire ». L'iconographie dont M.L. a fait comme une troisième voix au sein de ce livre constitue donc bien plus qu'une illustration, un véritable et passionnant référent du texte original comme du commentaire.

Parmi les nombreuses associations auxquelles Benjamin a présidé, celle qui unit la théologie au marxisme, et qu'il a placée d'emblée au centre des thèses, a suscité la plus grande perplexité et certainement la plus grande incompréhension. Face aux trois grands types d'interprétations tentés jusqu'ici, la lecture marxiste, qui ne considère les propositions théologiques que comme des métaphores, la lecture juive, dont Scholem est bien sûr le principal porte-parole, et qui ne voudrait voir en Benjamin que le théologien juif (présentation qui ne rend peut-être pas pleinement justice à Scholem), et celle, représentée notamment par J. Habermas, qui s'intéresse essentiellement à ce qu'elle prend pour un échec de la tentative de conciliation entre marxisme et théologie, M.L. propose une quatrième approche, celle d'un « Benjamin marxiste *et* théologien ». Il veut mettre au jour la cohérence là où l'on n'a vu que « dissonance, contradiction ou ambiguïté ». Une perspective de recherche qui a le premier mérite de s'appuyer d'abord sur l'auteur lui-même, évoquant pour son ami Scholem, la « paradoxale réversibilité réciproque » du politique dans le religieux.

Si la découverte du marxisme, en 1924, avec l'ouvrage de Lukacs, *Histoire et conscience de classe*, a marqué un tournant décisif dans la vie et dans l'œuvre de Benjamin, celui-ci ne s'en autorise pas moins une version très personnelle. Son attachement exceptionnel pour le concept de lutte des classes, son adhésion sans réserve à la conception de l'histoire comme lutte permanente entre opprimés et oppresseurs, ne l'empêchent pas de faire rentrer le marxisme dans le champ d'une critique d'une radicalité absolue, celle de l'idée de progrès. Elle s'inscrit dans le large contexte de la critique néo-romantique de la modernité. Benjamin consacrait déjà ses tout premiers écrits au romantisme et les *Fragments sur Baudelaire* de 1938 voulaient « fonder le concept de progrès sur l'idée de catastrophe ». Mais c'est aussi contre l'idée d'un progrès érigé en norme historique que s'insurge le texte de 1940 et, dans la mesure où ce progrès est conçu comme celui, illimité et irrésistible, de l'humanité même, contre la fallacieuse promesse d'une mort naturelle du capitalisme. Une paresse intellectuelle qu'il reproche à la social-démocratie et à tout un marxisme qu'il qualifie de « vulgaire ». Il s'agit cependant, remarque M.L., plutôt de l'abandon d'une partie de la *doxa* que d'un règlement de compte, car les thèses constituent précisément une tentative de refondation du matérialisme historique qui veut aboutir à un « marxisme de l'imprévisibilité ». Une critique englobant aussi radicalement toute la gauche de son temps ne pouvait en tout cas manquer d'assurer à son auteur le plus complet isolement.

Benjamin s'en prend également à la conception du temps qui sous-tend l'idée de progrès, conception linéaire d'un temps homogène et vide à laquelle il oppose le concept d'« à-présent », cet instant qui peut interrompre le conti-

nuum de l'histoire parce qu'il rend possible la révolution : « le saut du tigre » dans le passé, saut dialectique, comme le concevait Marx. Mais l'investissement d'un tel espoir dans le temps renvoie au théologique, terme qui met en œuvre pour Benjamin les deux concepts fondamentaux de remémoration et de rédemption messianique.

« Sur Terre », proclame la deuxième thèse, « nous avons été attendus ». Nous l'avons été par les victimes du passé dont la remémoration historique doit constituer le premier accomplissement de la rédemption, selon une idée qui fait largement appel à celle de réparation, *tikkun*, de la Kabale et dont l'exigence absolue unit indissolublement passé et présent. Les instants fugaces pendant lesquels passé et présent peuvent entrer ainsi en correspondance sont des « éclats du temps messianique ». Ces deux concepts rendent sensible l'inspiration juive d'un auteur qui n'hésite pas à revendiquer une démarche qui procéderait, « selon le modèle juif », d'une inspiration juive tout à fait spécifique puisque largement puisée chez son ami Scholem et chez Rosenzweig, mais qui constitue aussi un attachement et un investissement très profond et personnel. Scholem se référait déjà à Benjamin sur ce point comme à un maître en 1917, quatre ans avant la parution de *L'Étoile de la Rédemption*. Mais c'est certainement à Rosenzweig que les thèses de 1940 empruntent la démarche qui unit les luttes de libération profanes des hommes et l'accomplissement de la promesse messianique, ainsi que l'ultime injonction de la dernière thèse, injonction non pas seulement à attendre le Messie, mais à susciter sa venue.

Les thèses, explique M.L. dans un très beau chapitre conclusif, constituent « une sorte de manifeste philosophique pour l'ouverture de l'histoire ». C'est ici que l'avertissement d'incendie prend toute sa force tragique. Dans ses notes préparatoires, Benjamin parlait aussi de « freins d'urgence ». M.L. décrit un « pessimisme révolutionnaire » : un pessimisme qui se veut actif et pratique. Car la raison d'être ultime des thèses réside dans la conviction que « chaque présent ouvre sur une multiplicité d'avenirs possibles ». Elles sont un immense effort pour se tenir prêt à saisir l'instant fugitif où l'action révolutionnaire est possible.

L'exigence est morale, il s'agit de combattre pour la suppression des systèmes sociaux injustes et inhumains, mais l'incertitude du combat l'apparente plutôt à un pari au sens pascalien, notion dont M. L. montre de façon très convaincante comment elle correspond à l'esprit des thèses de 1940.

La révolution consisterait donc avant tout dans l'interruption du cours d'une histoire conduisant à la catastrophe. Et la théologie y est bien au service du matérialisme, c'est-à-dire de la lutte des opprimés, « elle doit servir à rétablir la force explosive, messianique, révolutionnaire du matérialisme historique ». Mais le Messie attendu ici n'est pas un envoyé du ciel. C'est nous-mêmes qui sommes collectivement, ou qui devrions être, ce Messie. C'est sans doute là que réside le paradoxe essentiel de l'oeuvre, paradoxe que l'on souhaiterait voir explorer encore davantage, notamment à partir des jalons qu'avait posés G. Scholem, d'une théologie sans Dieu, et qui relativise peut-être le premier paradoxe d'un marxisme associé à la théologie.

L'un des messages des thèses qui s'impose de la façon la plus massive au lecteur est celui du rôle de l'intellectuel, en l'occurrence l'historien, avec pour impératif premier et absolu de choisir son camp, comme Benjamin en a donné l'éclatant exemple. Mais un tel choix doit être aussi celui d'une conception de l'histoire. Les thèses sont un appel incandescent à la rupture la plus brutale avec « les survivances du positivisme », « le bordel de l'historicisme », auxquels Benjamin impute de façon extrêmement frappante l'incapacité de toute la gauche allemande, non seulement à comprendre, mais même à concevoir le succès du fascisme. Un appel dont l'urgence est aussi l'expression du pouvoir que Benjamin prête à l'historien, seul en mesure de saisir l'étincelle qui pourrait mettre le feu aux poudres.

La passion avec laquelle on a tenté d'interpréter cette œuvre s'explique d'abord par la pertinence exceptionnelle de l'analyse du fascisme et par la force prophétique d'un écrit qui ne date que de janvier 1940. Mais la lecture des thèses continue encore à produire une vive impression d'actualité dans des domaines aussi vastes qu'apparemment éloignés, conception d'un progrès non homogène et exigence d'une distinction entre l'avancée des aptitudes et des connaissances et le perfectionnement de l'humanité elle-même, dénonciation de l'idée d'une nature offerte à tous les pillages et appel à un rapport non destructeur avec l'environnement, mais également défense d'une histoire ouverte, qui constitue une réponse avant la lettre à toute idée d'une fin de l'histoire, et pertinence soudainement renouvelée de l'avertissement d'incendie.

L'intérêt de ce livre réside encore pour une très large part dans la mise en perspective des trajectoires des deux auteurs qui y sont présents, Walter Benjamin et M.L. Ce dernier dit sans détour l'importance des thèses dans un itinéraire personnel qui a connu « un avant et un

après la découverte des thèses » ; une lecture, écrit-il, qui a « ébranlé mes certitudes, bouleversé mes hypothèses, renversé certains de mes dogmes : bref, elle m'a obligé à réfléchir *autrement* ». Et elle l'a fait notamment dans un domaine bien lointain qui constitue l'autre grand champ d'intérêt de M.L., celui des mouvements populaires insurrectionnels d'Amérique centrale. Car elle l'a aidé à « comprendre du point de vue des vaincus », à comprendre leur représentation du temps et de l'histoire, et le sens que revêtait pour eux la remémoration, tandis que l'aspect resté le plus incompris des thèses lui est précisément apparu à l'œuvre dans la systématique avec laquelle la théologie de la libération articule marxisme et théologie. M.L. ne prétend pas faire de Benjamin un inspirateur de la théologie de la libération, mais précisément, l'absence de toute filiation rend la convergence des conceptions d'autant plus frappante et plus intéressante à étudier, un intérêt hautement aiguisé par une profusion d'exemples tout à fait impressionnants. La mise en relation de parcours aussi différents, parcours d'intellectuels et parcours de militants, si éloignés dans le temps et l'espace, a l'immense vertu de nous renvoyer à la dimension de foi présente au cœur de l'idée révolutionnaire ; mais de nous inciter aussi à revenir à la notion même de sécularisation pour explorer, dans chacune de ses probables occurrences, les contenus et les modalités des échanges entre le religieux et le politique.

Rita Hermon-Belot.

118.26 MARTIN (David).

Pentecostalism: the World Their Parish. Oxford, Blackwell, 2001, 197 p. (bibliogr., index).

Le titre de cet ouvrage apparaît très ambitieux. Il suggère en effet une analyse de l'impact mondial du pentecôtisme. Pourtant, le pari est tenu. Bien plus, D.M. va plus loin que ce que le titre de son livre indique. Il ne se « limite » pas, en effet, à brosser la synthèse, continent par continent, de l'explosion pentecôtiste au XX^{e} siècle. Il saisit également l'occasion pour poursuivre sa réflexion sur la question de la sécularisation et du statut de la religion dans les sociétés contemporaines. Résumer et commenter point par point une telle synthèse (servie par une plume limpide) serait téméraire. On se limitera ici à souligner l'attention que porte l'auteur à rendre compte de la grande diversité de la nébuleuse pentecôtiste (et son ambiguïté). En dépit des risques qu'elle comporte, la terminologie « néo-pentecôtiste » a de toute évidence séduit D.M. (pp. 16-17), pour caractériser une vague pentecôtiste plus récente qui euphémise la dimension ascétique et doctrinale au profit d'un accent sur les bienfaits individuels de la piété charismatique (le *feel good factor*). La distinction pentecôtisme (expression des classes dominées) et charismatisme (expression des classes moyennes) est également fortement appuyée, même si les deux phénomènes sont imbriqués. En dépit de ces diverses sensibilités et mouvances, D.M. souligne sa cohérence interne. Ancré dans la tradition du protestantisme évangélique (particulièrement dans sa version méthodiste), il s'en différencie par sa valorisation d'une utopie de la transformation individuelle et collective fondée sur un « Dieu des miracles » qui offre à tous les « dons spirituels » de l'Esprit. Il articule également des éléments très anciens, rattachables au « christianisme primitif », avec des éléments de la modernité tardive, générant une capacité d'adaptation phénoménale qui tient en échec une interprétation du pentecôtisme comme *imported package*. Le chapitre cinq, consacré à l'indigénisation du pentecôtisme, est particulièrement suggestif. Reprenant (et développant) d'autres analyses, D. M. souligne la fonction sociale du pentecôtisme en tant que vecteur de renversement des stéréotypes négatifs dont souffrent bien des populations indigènes du (dit) « Tiers Monde ». À cet égard, l'A. considère que le pentecôtisme serait au christianisme ce que le « revivalisme islamique » (p. 167) serait à l'islam : une manière de contester, par une religion englobante portée par un « Dieu puissant », le contrôle social exercé par les dominants. Mais avec une différence marquante : tandis que l'islamisme chercherait à bâtir une « forteresse », le pentecôtisme agirait quant à lui sur un mode beaucoup plus individualisé qui accepte la logique pluraliste. Il constituerait, dans le monde actuel, la principale « option globale » – avec l'islam militant – opposée à « l'ordre mondial » consumériste.

Cette analyse globale sous-tend également une réflexion sur la sécularisation. Y-a-t-il réel déclin des religions, et notamment du christianisme, dans le monde occidental ? Sans véritablement trancher, on sent l'A. plus proche de l'idée d'une « exception européenne » (marquée par une très forte sécularisation) que de celle d'une « exception américaine » (marquée par le maintien d'un fort taux de pratique religieuse). C'est sur cet axe de réflexion que D.M. compare notamment l'Amérique latine et la France. Ces deux aires, que le catholicisme a fortement imprégnées, ont pourtant évolué différemment en dépit d'une longue influence française sur les *intelligentsia*